

regret, c'est que cette œuvre parfaite, ce poème épique, n'ait pas été écrit dans le « doux parler de France », la langue dans laquelle chantait Richard Cœur de Lion.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ITALIENNES

Nérone, par Arrigo Boïto. — Les Très-jeunes : Romualdo Pantini. — Dernières publications.

Depuis 1868, M. Arrigo Boïto se taisait : il avait débuté dans le monde littéraire avec le *Libro dei versi*, aujourd'hui assez rare, car la dernière édition remonte à 1877. Et, âgé de moins que trente ans, il avait eu l'audace de faire jouer à la *Scala* de Milan son opéra, *Mefistofele*.

N'arrivant pas à concevoir qu'un jeune homme pût affronter de but en blanc ce public d'élite, et non avec quelque lever de rideau digne de bienveillance, c'est-à-dire de commisération, mais crânement, avec un opéra aux proportions grandioses, — les Milanais en furent indignés. La première du *Mefistofele* à la *Scala* donna lieu à un tel charivari que le maëstro Boïto, dont l'audace était telle qu'il dirigeait lui-même l'orchestre, eut de la peine à conduire la représentation jusqu'au bout.

Cette attitude devant les beautés éclatantes de l'œuvre de M. Boïto ne faisait honneur ni au public, ni à l'importance du Théâtre où l'opéra se jouait. Il suffit de quelques modifications que le maëstro apporta à sa première édition pour voir son travail acclamé à Bologne et immédiatement après dans toutes les villes d'Italie. Milan en est fière aujourd'hui, parce que ce *Mefistofele* lui rappelle aussi l'étrangeté d'un jugement que tous s'empressent de renier, car de ces spectateurs de 1868 un petit nombre à peine doit survivre.

Après *Mefistofele*, et, pour la littérature, le *Libro dei versi* qui à son heure n'avait fait moins de bruit que l'opéra musical, M. Boïto pendant une vingtaine d'années se plut à vivre hors des batailles artistiques, loin des commérages et des stupidités qui agacent ceux qui travaillent.

Il avait rencontré un grand génie, Giuseppe Verdi, il en fut l'ami le plus intime et le plus dévoué : pour lui il composa les *libretti* de l'*Othello* et du *Falstaff*, chefs-d'œuvre dans leur genre ; et à l'étranger, par une de ces bizarreries qui semblent veiller à la carrière de cet artiste, on s'habitua vite à le considérer tout bonnement comme un excellent *libret-*

tiste: même en France, à la mort de Giuseppe Verdi, lorsqu'il fallut nommer son successeur à l'Institut, on fut quelque temps embarrassé : et le nom qu'on vient de choisir, en apaisant la conscience des membres de l'Institut, n'a pas rencontré toutefois l'approbation des artistes en Italie.

C'est qu'on ignore de quelle trempe de musicien et de poète est l'auteur du *Mefistofele* : et il faut ajouter que le caractère dédaigneux et nonchalant de M. Boïto l'empêcha toujours de monter cette réclame tapageuse, rapide et éphémère qui remplit le monde de célébrités caduques.

Il en était arrivé à ce point d'indifférence que, musicien formidable lui-même, il se plaisait à écrire des *libretti* pour ses frères ; et non seulement il travailla pour Verdi, mais *La Gioconda* de Ponchielli et *Ero et Leandro* et *I profughi fiamminghi* de Mancinelli ont été composés avec les *libretti* de Boïto. Il poussait les autres, ils jouissait de leurs triomphes et il s'oubliait de la manière la plus inattendue.

§

Heureusement, voici que la Maison Treves de Milan vient de publier le **Nerone**.

Jusqu'à il y a quelques mois, personne ne pouvait croire que M. Arrigo Boïto donnât à la poésie italienne une œuvre nouvelle, car ce *Nerone*, longuement et fiévreusement attendu par le public, n'était envisagé que comme un opéra, et on l'imaginait dans les décors de la scène, à travers les beautés d'une musique puissamment personnelle, exceptionnellement profonde.

L'apparition de *Nerone* en volume, sous la forme d'une Tragédie en cinq actes, vient de déplacer momentanément l'attention pour nous mettre vis-à-vis d'une conception littéraire, qui est quelque chose de bien plus complet que le *libretto*. Celui-ci, dans l'intention de l'auteur, n'est qu'un travail d'à côté, élagué de tous ces détails que la musique doit rendre avec son langage frémissant et infini.

Devancer de plus d'une année l'œuvre musicale par l'œuvre littéraire, voilà une audace qui n'appartient qu'à celui qui, comme M. Boïto, a droit à une critique déférente et sérieuse. Mais qu'il s'agisse d'une suggestion ancienne dont nous subissons le contrecoup, ou que les proportions colossales du drame l'imposent, il m'a été difficile, en lisant la Tragédie, de me soustraire au *pressentiment* de la scène et de la musique.

Sans doute, la vision telle que M. Boïto nous la donne, la vision de ces personnages et de ce monde, de cette heure vague, de ces jours où tous tremblaient, César, la foule et les cohortes, est complète. Mais, que dirai-je? Elle semble attendre son expression supérieure et définitive par quelque chose de plus insaisissable et de plus ailé que la parole.

Et, toutefois, l'œuvre littéraire doit être jugée à part : elle a sa raison d'être, ses mérites, son but : ici le poète, libre des entraves de la scène, suivait son inspiration dramatique et traçait d'une main sûre les lignes de ce qui, plus qu'une simple ébauche, est déjà un tableau.

Néron y ressort, gigantesque. Il pouvait, dans l'œuvre du poète, se rattacher au type classique ou se rapetisser par l'influence des dernières recherches historiques : nous le voyons, au contraire, sous une lumière sinistre et aveuglante. Il serait difficile de marquer le point où, se détachant de tous ses acolytes, le protagoniste devient inoubliablement « représentatif », si le poète n'avait développé en lui une passion immortelle, le remords.

Il est le remords ; depuis le moment où il s'élançait sur la *Via Appia* pour enterrer bien profondément les cendres de sa mère assassinée, jusqu'à la dernière scène, où, en jouant le rôle d'Oreste, il s'oublie et avoue son crime, — mieux que l'artiste raté et envieux, il est le remords.

Il l'est dans l'ombre du *Sacrarium* de Simon le magicien, et il l'est à la lumière du jour, au milieu des folies atroces du cirque : il l'est dans sa présomption d'artiste, dans ses amours, dans sa haine, dans sa lâcheté, dans son orgueil.

Près de lui se déroule cette idylle infiniment suave entre *Rubria* et *Fanuel*, douce de toute la douceur que la tradition prête aux jeunes filles et aux martyrs chrétiens, et qui arrache à la lyre du poète les vers les plus délicats du poème. Et, opiniâtre comme le remords avec lequel elle s'identifie souvent dans l'imagination hagarde de Néron, *Astéria* poursuit le matricide de son amour sauvage et violent, qui lui apporte enfin la volupté et la mort.

On voit bien que M. Boïto n'a eu qu'une vision de poète, et qu'il faut demander à ce poème ce qu'il peut et doit nous donner : la poésie, avant tout, l'expression incisive d'un talent hors ligne qui crée des âmes vibrantes et porte à la lumière de l'art tout un monde fourmillant d'hypothèses et de doutes, encombré de ruines, éclairé par des mirages incomparables. Il touche souvent à la perfection, et la représentation

des sentiments les plus divers trouve dans le poésie du poète des attitudes nouvelles, exquises ou tragiques, hardies, violentes ou délicatement nuancées. Ne lui demandons pas de l'archéologie ; écoutons-en la voix et soyons-lui reconnaissants du langage prestigieux que lui seul pouvait nous parler.

Une anecdote suffira à démontrer l'importance que la représentation du *Nerone* va prendre en Italie.

M. le duc Visconti di Modrone, qui depuis quelques ans est le Mécène vraiment splendide de la *Scala*, — les socialistes du Conseil municipal de Milan ayant refusé à ce grand théâtre la subvention ordinaire de 200.000 fr., d'après un principe démocratique que tous les idiots apprécieront, — le duc Visconti, donc, n'a renouvelé le contrat avec la *Scala* et ne lui a promis son puissant appui pour un autre triennat qu'à la condition que M. Boïto se décide à faire jouer son opéra l'année prochaine.

Grâce à cette convention, on a le double avantage de pouvoir entendre la musique de M. Boïto et de jouir pour trois ans encore d'une saison théâtrale de premier ordre à la *Scala*. Après quoi, Messieurs les socialistes voudront bien avouer qu'un seul Duc vaut plus qu'un troupeau de démagogues : ce qui, au demeurant, est plutôt un axiome qu'un théorème.

§

LES TRÈS-JEUNES. — Mes quelques notes sur les auteurs Très-jeunes ont eu l'honneur de rentrer en Italie par la voie des journaux politiques, qui, en les traduisant, y ajoutaient des expressions bien flatteuses pour cette Revue et pour son indigne collaborateur. Ces croquis étonnèrent en même temps tous les bureaucrates de la critique, qui n'admettent pas qu'on parle d'un écrivain avant qu'il ait atteint quatre-vingt-dix ans et qu'il ne soit totalement réduit à l'instar du parchemin.

Les deux choses étant faites pour me plaire, je profite de l'occasion que M. Romualdo Pantini m'offre avec ses publications pour continuer ma série de Très-jeunes. M. Pantini vient de ces Abruzzes qui nous donnèrent, à ne nommer que les plus fameux, D'Annunzio en littérature, Scarfoglio dans le journalisme, M chetti dans la peinture. M. Pantini vit la plupart du temps à Florence, et il s'occupe d'art d'une manière si probe et si sérieuse qu'on le considère dès aujourd'hui comme une des plus belles et des plus mûres promesses de notre critique d'art et de notre littérature. Ce jeune homme